

René Lew,
les 15-27 septembre 2014,
troisième livraison,
pour le colloque de Dimensions de la psychanalyse,
Les invariants des cures atypiques,
les 11 et 12 octobre 2014

Sérendipité : toujours l'inattendu arrive

Ce texte vient ponctuer les textes précédents sur le déterminisme (2013) et les invariants (2013 et 2014). Et j'en suis quitte à réorganiser mes thèses.

Ni variantes, ni invariants ; ni déterminisme ni indéterminisme ; ni ontologie, ni pure contingence ; la psychanalyse ne retient que ces *ni- ni-* en ce qu'ils signent ce que la signifiante a de récursif à ne dépendre que de ce qu'elle n'a pas encore produit, comme le signifiant n'a pas encore induit cet autre signifiant dont il dépend par anticipation et rétroaction associées, puisqu'il ne s'est pas encore produit lui-même à partir de cette rétrogrédience du conséquent sur l'antécédent, et cela depuis toujours, exactement comme, à mon sens, il n'est pas un donné et qu'il n'a jamais pu être en soi un départ. Par contre, si Dieu, qui lui est au départ, est dire¹, s'en remettre à Dieu revient à s'en remettre à la parole, non pas, cependant, à celle de Dieu (le Verbe divin sous toutes ses acceptions), mais à la sienne propre — et c'est bien le problème — qui définit le sujet comme sujet, en l'occurrence sujet de l'inconscient et plus particulièrement, dans ce que je veux aborder ici, sujet du refoulement primordial et par là du narcissisme primordial.

Mais la parole n'appartient pas au sujet, si du moins on réserve à ce sujet la place délimitée de l'individu, car elle gravite entre deux interlocuteurs (Benveniste) qui s'en saisissent à tour de rôle. C'est dire que le sujet de la parole se structure dans cette interlocution, à s'organiser sur les deux versants minimaux de celle-ci du fait de n'être ni exactement de l'un ni exactement de l'autre. De là chacun des interlocuteurs se contente de prendre *la* parole. La parole circule entre eux et les définit, selon la variation du discours de chacun, depuis l'unarité du lien asphérique qu'elle constitue, cette parole, comme énonciation circulant entre eux. Le transfert s'en détermine selon le même schématisme. Mais la parole échappe dans le(s) discours tenu(s), c'est-à-dire dans les énoncés qui le(s) composent. Lacan la pointe comme subjonctive, et un tel « qu'on dise » reste oublié, c'est-à-dire échappe dans ce que la parole porte avec elle. Du

¹ J. Lacan, « Télévision », *Autres écrits*, Seuil, p. 533.

fait de cet échappement, l'unarité asphérique constitutive du sujet est phallique : elle assoit le phallus en tant que fonction Père, constitutive du narcissisme primordial, sous la condition de la castration. C'est effectivement depuis cet échappement que je considère que le complexe de castration métaphorise chez Freud la constitution récursive du signifiant.

Le narcissisme primordial est ainsi, du point de vue du sujet, l'intégration de la fonction phallique comme incorporation de la fonction Père en tant qu'en deçà même de sa présence, comme absence, celle-ci a pour raison d'être d'opérer comme hypothèse, récursive comme telle, à ne pas valoir d'avance comme fonction opératoire et de ne se fonder que depuis ce qu'elle est censée produire, de façon rétrogrédiente (par anticipation du conséquent sur l'antécédent, comme on vient de le voir pour ce qui est de fait la signifiante). Dans cette organisation de la signifiante, la récursivité produit des pseudo-antinomies qui n'apparaissent paradoxales (c'est évident dans le texte de Quine² sur lequel je vais m'appuyer) que parce qu'on n'avait pas réalisé l'exhaustion des possibles afin de choisir de façon plus fondée entre eux. Qui plus est, même si l'on dispose de cette exhaustion, aucun choix délibéré n'apporte de certitude et, comme le dit d'une certaine façon Quine, il ne reste plus qu'à s'en remettre justement à Dieu (pour éviter d'être pendu — selon les termes de ce pseudo-paradoxe logique qui, une fois de plus, met en scène un prisonnier qui recouvrerait sa liberté, s'il « devinait » correctement... selon les conditions de l'énoncé : mais je ne reviens pas là-dessus). Si l'on en reste à l'énoncé de sa gageure, l'antinomie se réduit à être pendu si l'on ne repère pas à quel moment ce serait le cas, ou ne pas l'être si on le déduit. Car, si l'on en reste aux seuls termes posant les conditions du problème, manquent les deux autres alternatives : être pendu de toute façon, ou ne pas l'être de toute façon. Mais, « de toute façon », avec ces quatre modes purement prédicatifs, il n'y a *rien* moyen de choisir correctement. C'est pourquoi ce « paradoxe » est connu comme celui du « pendu ».

Mais, j'insiste, cela n'a rien d'un paradoxe, et l'autre façon de citer cette prétendue antinomie, pour s'y référer, vient de la conséquence des termes qu'on met en œuvre pour en poser les conditions : « toujours l'inattendu arrive ». Je vais donc, sous cette même appellation, avancer qu'il n'y a pas de cure type (ni *a fortiori* de cure atypique). De même il n'y a pas véritablement d'invariant, puisque la seule invariance qu'on puisse trouver ne tient qu'à la persistance de l'absence d'assurance concernant la définition de ce que *doit* être une cure psychanalytique. C'est en quoi l'inattendu est l'effet de son opération. La surprise y fonctionne. Un tel *devoir* (*Sollen*) opère bien, mais alors intégré comme « devoir exister » pour que s'en fonde le sujet du narcissisme primordial (... *soll Ich werden*).

Dans son texte quant au trouble du souvenir ressenti devant l'Acropole, Freud image (c'est « comme si », *als ob*) cet inattendu par la survenue soudaine (*plötzlich*) du serpent de mer, le monstre du Loch Ness, auquel on ne croyait pas. Il ne s'agit pas ici de quelque chose de l'ordre d'une autre croyance à laquelle il conviendrait d'apporter crédit, mais à la fois (1) de l'absence de tenue d'une quelconque croyance, puisque tout avenir est ouvert à partir de la contingence de son inventivité et (2) du réel que la signifiante en vient à construire, inductivement et de façon imprévue, comme l'effet de cette contingence. Un non-croire (*Unglauben*) s'impose ici, qui n'a rien de psychotisant. Car il ne s'agit pas de l'objet (l'Acropole

² Quine, « On a supposed antinomy », in *The ways of paradox*, Harvard University Press, traduit par G. Crovisier, ici en annexe.

dans l'exemple freudien), mais de la fonction existentielle à l'œuvre (la fonction Père), permettant au sujet de se mettre en question en considérant qu'il n'est pas la bonne personne à faire valoir et porter de cette façon cette existence, son existence, dans ce contexte. En effet ce n'est plus une question de prédictivité visant à définir l'objet (jusqu'à cette radicalité pour le coup paradoxale, pour ne pas dire contradictoire, de « ce que je vois là n'est pas effectif »), mais de récursivité de la signifiante, laquelle déplace (*entstellt*) le sujet aussi vite que les signifiants (mais ni les signifiés ni les objets) le mobilisent en lui donnant existence.

*

Dans cette optique, je ne pense pas la signifiante — donc l'inconscient qui n'est que l'échappement de la signifiante dans le signifiant (sous l'effet du refoulement primordial) et secondairement (sous l'effet du refoulement secondaire) l'échappement du signifiant dans le signifié :

(signifiante → (signifiant → signifié)),

ni donc la psychanalyse elle-même — en termes prédictifs et prédictifs de doctrine, donc de méthode, et par là de technique alors fondée sur ces dernières et donc déjà élaborée avant ce qui n'est que sa mise en pratique, son application. Cet échappement répétitif et somme toute inductif constitue la récursivité depuis la supposition de ce qui n'est pas encore, afin que cela (ce qui n'est pas déjà présent) émerge de l'effet que cette absence a sur ce qui apparaît en être la condition (d'advenue), mais une condition uniquement considérée comme telle dans l'après-coup. Prenons en exemple ce que me dit un analysant, sur un divan depuis des décennies (je suis son second analyste) : « Je ne vois pas comment faire »... pour faire aboutir mon analyse. Or — je le lui rappelle — il n'y a pas besoin de « voir », « prévoir » comment faire, par où passer, etc., pour assurer la conduite correcte d'une analyse ; bien au contraire, il s'agit de laisser tomber toute volonté de maîtrise, qu'elle soit le fait de l'analysant ou celui de l'analyste. Se laisser porter par le discours émergent est la règle fondamentale, ce qui implique une certaine confiance en l'avenir que ce laisser-faire amène à produire, sans qu'on le sache d'avance.

Car la récursivité est pour moi un mode d'induction dont on ne saurait prédire les effets — et mieux vaut ne rien prévoir de ce qu'elle donnerait, quoi qu'on probabilise par son désir. C'est au fond très comparable à certains aspects de ce que la logique classique déductive peut amener : *ex falso sequitur quodlibet*, « du faux, s'ensuit n'importe quoi »³. Sauf qu'avec la récursivité nous ne partons pas du faux, mais de l'absence, ce qui assure d'autant plus une induction imprévisible. Et, en le disant ainsi, j'en souligne plus que la contingence.

Comme le signifiant est récursif, les effets de la parole sont assurément imprévisibles. C'est pourquoi l'on ne saurait parler d'invariants⁴, mais d'inattendu.

Pour resituer cet inattendu, je citerai une fois de plus Benveniste.

³ Je préfère le « n'importe quoi » à « ce qu'on veut », justement parce que, à l'inverse, un symptôme est précisément l'effet d'un choix.

⁴ J'assois ici en les dépassant les conclusions du chapitre précédent.

« Quelque chose de singulier, de très simple et d'infiniment important se produit qui accomplit ce qui semblait logiquement impossible : la temporalité qui est mienne quand elle ordonne mon discours est d'emblée acceptée comme sienne par mon interlocuteur. Mon « aujourd'hui » se convertit en son « aujourd'hui », quoiqu'il ne l'ait pas lui-même instauré dans son propre discours, et mon « hier » en son « hier ». Réciproquement, quand il parlera en réponse, je convertirai, devenu récepteur, sa temporalité en la mienne. Telle apparaît la condition d'intelligibilité du langage, révélée par le langage : elle consiste en ce que la temporalité du locuteur, quoique littéralement étrangère et inaccessible au récepteur, est identifiée par celui-ci à la temporalité qui informe sa propre parole quand il devient à son tour locuteur. L'un et l'autre se trouvent ainsi accordés sur la même longueur d'onde. Le temps du discours n'est ni ramené aux divisions du temps chronique ni enfermé dans une subjectivité solipsiste. Il fonctionne comme un facteur d'intersubjectivité, ce qui d'unipersonnel qu'il devrait être le rend omnipersonnel. La condition d'intersubjectivité permet seule la communication linguistique. »⁵

Cet inattendu (« ce qui semblait logiquement impossible ») est cependant moins un fait d'intersubjectivité que d'asphéricité du sujet (supposé savoir... ce qu'il dit — *i. e.* chacun des interlocuteurs à tour de rôle). Il attient, on le voit, à la parole qui circule entre deux interlocuteurs, parce qu'elle est, précisément, récursive : elle n'est jamais définie que par ce qu'elle induit — y compris de temporalité commune, celle du présent duratif (et par là de la présence de l'absence) qui échappe comme continu dans les segmentations discontinues du temps chronique et surtout se situe entre elles à les rapporter les unes aux autres.

Sur cette fonction réversible de la parole s'organise l'ouverture de la position subjective dans le monde, et son ouverture sur le monde, position dont dépend la raison existentielle du sujet opérant depuis le narcissisme primordial. C'est ce narcissisme qui déploie toute sa directivité (sinon son assurance) quant à tout un chacun, jusqu'à faire de chacun une partie prenante du collectif, à condition de couper dans le prédicatif de ce qui a été compris comme dans le prédicatif de ce que l'on veut comprendre en en faisant une fonction du désir.

Je précise dès maintenant que l'ouverture de la réversivité subjective vers le collectif peut se donner topologiquement, comme on le verra, sous la forme d'une hélice.

Ainsi, nouvel exemple — mais cet exemple, comme bien d'autres, connote un effet de résistance, comme on dit, dont les exemples peuvent être multiples —, cet autre analysant qui (sphériquement) considère que ça (l'analyse) ne donnera rien du fait qu'il ne sache pas ce que ça donnera. Aussi il fait un « calcul sur investissement » pour juger de ce que lui coûte (en particulier en temps) son investissement (peu probant) de la cure. Nombreux sont les analysants qui n'acceptent pas de laisser venir le discours (qui dès lors leur échapperait) à partir d'un échappement qu'ils refusent. Le choix de la prédictivité bloque l'analysant (et doublement si c'est aussi le choix de l'analyste), car tout le propos d'une cure bien menée est de se fonder à tout instant sur l'échappement (déjà celui de l'énonciation dans les énoncés) et sur la récursivité de la signifiante, laquelle échappe dans les objets qu'elle induit imprédictivement. De toute façon, je tiens que la prédictivité, quand elle vient à prédominer d'une façon ou d'une autre, implique ce qu'on appelle symptôme voire pathologie. Mais ce n'est pas le thème ici.⁶

⁵ É. Benveniste, « Le langage et l'expérience humaine », 1965, *Problèmes de linguistique générale*, t. II, Gallimard, 1974, p. 76-77.

⁶ On pourra lire R.L., *Éléments de psychanalyse récursive à l'usage du psychiatre*, Lysimaque, à paraître.

*

1. La récursivité implique l'inattendu

1.1. L'inattendu signifiant

Aucun signifiant n'est produit sinon dans l'imprédictible, quand bien même, l'on voudrait qu'il soit là comme d'avant. Mais la supposition récursive qui implique un après-coup ne détermine quand même pas son contenu. On ne saurait donc faire advenir tel ou tel signifiant — mais tout au plus la signifiante qui échappe (comme refoulement primordial) dans les signifiants qu'elle produit par leur chaînage. Quand je parle de choix du sujet, ce choix est contingent, car ce n'est ni en connaissance de cause ni selon l'évaluation de la qualité d'un produit signifiant que se fonde le sujet. Aussi n'y a-t-il nulle maîtrise de la signifiante et non plus de maniement d'un signifiant en objet, sinon d'un point de vue linguistique, à mon sens peu opératoire. Aussi me faut-il introduire au moins un signifiant intermédiaire entre le signifiant unaire S_1 de la signifiante et le signifiant linguistique binaire S_2 , et même en quelque sorte toute une organisation fractale de la signifiante⁷ opère de S_1 à S_2 . C'est en quelque sorte ce que Lacan avançait dans sa « Proposition... »⁸ en parlant de « savoir, supposé présent, des signifiants dans l'inconscient ». C'est aussi pourquoi le savoir textuel⁹, « supposé présent », ne se réfère qu'à la lettre, et plus exactement aux lettres le mettant en œuvre dans l'inconscient. La lettre elle-même est ainsi cryptique dans la signifiante du fait de son passage du discret qui la caractérise au continu de l'écriture — mettant en chaîne les signifiants —, celle-ci proprement littorale à opérer depuis la signifiante en la transcrivant en son nécessaire support écrit (*Niederschrift*).

« Ce qu'il [le psychanalyste] a à savoir, peut être tracé du même rapport « en réserve » selon lequel opère toute logique digne de ce nom. Ça ne veut rien dire de « particulier », mais ça s'articule en chaîne de lettres si rigoureuses qu'à la condition de n'en pas rater une, le non-su s'ordonne comme le cadre du savoir » (p. 249).

Lacan avait même précisé qu'« il est clair que du savoir supposé, il [« le psychanalyste, dans sa relation au savoir du sujet supposé, non pas seconde, mais directe »] ne sait rien » (*ibid.*).

Car tout cela n'est véritablement que supposition :

« Un sujet ne suppose rien, il est supposé.

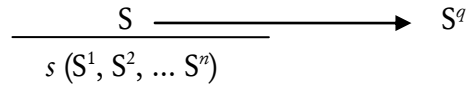
Supposé, enseignons-nous, par le signifiant qui le représente pour un autre signifiant.

Écrivons comme il convient le supposé de ce sujet en mettant le savoir à sa place d'attente de la supposition :

⁷ R.L., « La représentance comme fractale », Bruxelles, 1999.

⁸ J. Lacan, *Autres écrits*, p. 248.

⁹ *Ibid.* p. 250.



[...]

Sous la barre, mais réduite à l'empan supposant du premier signifiant : le *s* représente le sujet qui en résulte impliquant dans la parenthèse le savoir, supposé présent, des signifiants dans l'inconscient, signification qui tient la place du référent encore latent dans ce rapport tiers qui l'adjoint au couple signifiant-signifié » (p. 248).

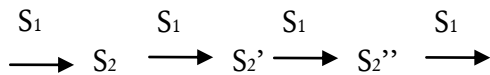
Soulignons cet « encore latent » qui signe la récursivité de la référence dans son lien à la signifiante.

Poursuivant sur le non-su comme cadre du savoir, Lacan ajoute

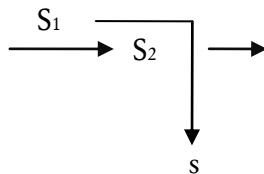
« L'étonnant est qu'avec ça on trouve quelque chose, les nombres transfinis par exemple. Qu'était-il d'eux, *avant* ? » (p. 249).

Je commente cette série de citations.

Le cadre du savoir auquel correspond le non-su n'est, à mon avis, que la signifiante S_1 venant souder les signifiants S_2 sans cela strictement disjoints.



J'en précise l'effet de signification à quoi conduit la relation signifiante \rightarrow signifiant :



c'est le passage d'une signifiante toute fonctionnelle, inaccessible comme telle, à des signifiants objectalisables. Ce passage est lui-même transcrit, d'intensionnel qu'il était en tant que supposition, en sa présence effective comme extensionnel, passage dès lors effectué. Le caractère fondamentalement fractal de ce passage passe ainsi de la compacité qui est la sienne, dans le franchissement de la solution de continuité entre deux signifiants, à une compactification indéfinie qu'effectue ce franchissement d'un vide. Cette densification, conservant néanmoins le caractère d'opposition discontinue qui distingue un signifiant d'un autre, est proprement fractale — de là les diverses apories de la signifiante, et d'abord l'association de son caractère dense avec son évidence. Lacan décrit cette aporie comme le cadrage du savoir par le non-su. Le non-su œuvre malgré tout comme supposition et celle-ci implique tout signifiant comme participant du savoir inconscient (de l'inconscient comme savoir inexplicite). Et par là la supposition détermine l'inventivité signifiante, comme les mathématiques et la physique actuelles en font preuve. La compactification que je dis indéfinie correspond au fait que la signification est toujours poussée plus loin et ne trouve sa matérialisation que dans le coup

d'arrêt que donnent au savoir lui-même indéfini du signifiant la lettre ou ce qu'on appelle « représentable ».

Les « signifiants dans l'inconscient » n'existent dès lors qu'à la mesure de la supposition que l'induction récursive de la signifiante implique par choix au sein du feuilletage métaphorique et substitutif qui ne les donne à chaque temps de leur assemblage métonymique qu'en tant que prévalents les uns contre les autres. Pas de signifiant sans ce double mouvement littoral (métaphorique et métonymique), participant de la mise en continuité du discontinu et de la segmentation du continu, mais en l'affaire pas de signifiant préalable à la manœuvre de la parole.

1.2. L'inattendu du désir

Une cure analytique, malgré les préceptes freudiens, ne met pas tant en œuvre un désir préexistant à révéler (pas de *catharsis*, non plus pulsionnelle). Mais en le mettant récursivement au travail, elle en développe l'existant dans l'objectal. Une cure analytique construit ainsi le désir sur un mode imprévisible.

Le transfini du désir de l'analyste (p. 249, mais j'interprète la syntaxe de Lacan : « l'ordre, ne fût-il pas, lui, transfini, où le désir du psychanalyste se situe ») qui attient à l'existence du sujet en repousse l'épreuve (et la preuve) toujours plus loin : inaccessible — non plus en intensification, mais en extension cette fois. Aussi, quand ce désir du psychanalyste survient, est-ce, à tout coup, en deçà du transfini, et de façon inattendue quant au moment de son émergence.

« Le désir du psychanalyste, c'est son énonciation, laquelle ne saurait s'opérer qu'à ce qu'il vienne en position de l' x : de cet x même, dont la solution au psychanalysant livre son être et dont la valeur se note ($-\phi$), la béance que l'on désigne comme la fonction du phallus à l'isoler dans le complexe de castration, ou (a) pour ce qui l'obture de l'objet [...] » (p. 251-252).

Lacan ici remodèle le vocabulaire psychanalytique sur le schéma des liens signifiante → signifiant → signifié. La survenue de ce désir, dans l'évidence de la signifiante qui le conditionne, ne saurait donc être que réelle, aussi réelle que l'est la survenue de l'objet venant donner référence au sujet dans ce schématisme de la signifiante.

1.3. L'inattendu du réel

« L'univers n'est pas ailleurs que dans la cause du désir, l'universel non plus. C'est de là que procède l'exclusion du réel...

... de ce réel : qu'il n'y a pas de rapport sexuel, ceci du fait qu'un animal a *stabitat* qu'est le langage [...]. »¹⁰

¹⁰ J. Lacan, « L'étourdit », *Autres écrits*, p. 474. (Je corrige deux coquilles en deux lignes — voir *Scilicet* 4, p. 30. L'édition des *Autres écrits* est des plus critiquables.)

La cause du désir, comme toute autre, est béante, de ce qu'on n'en dispose pas *a priori*. Et cette causalité produit son extension universelle comme un échappement généralisé en tant que vide, faille et manque. Cependant, on ne touche à ces inattendus que par des facticités qui les homologuent à ce qu'on en attend, dans le délire, dans le groupe ou dans le camp.

J'en conclus que les réels, comme construits, ont la même structure d'inattendu. D'autant que « la structure, c'est le réel qui se fait jour dans le langage » (p. 476). J'entends là moins qu'un réel déjà là se fait jour dans le langage pour y transparaitre en structure, que le fait que la structure s'imprime en retour dans le langage qui l'a déjà constituée, alors pour en devenir réelle et pas seulement symbolique. Aussi le réel est-il aussi inattendu que le signifiant.

1.4. Contingence de la jouissance

Déjà sont contingents les effets de la jouissance¹¹, mais bien plus la jouissance par elle-même l'est aussi, car comme phallique elle n'est que signifiante et énonciation — et la jouissance de l'Autre en est toute construite pour étayer celles-ci. C'est en quoi l'Autre est à la fois trésor des signifiants et réserve de jouissance — ce qui signifie très exactement : jouissance mise en réserve (à lire dans Freud comme *Schonung*).

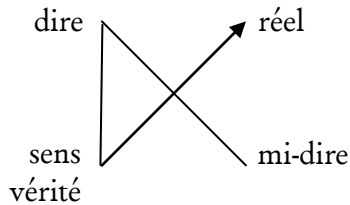
Plutôt vaut-il mieux parler de la récursivité de la jouissance et de ses effets contingents — en distinguant pour ce faire jouissance phallique et jouissance de l'Autre. La jouissance phallique signe la mise en réserve de la signifiante (soit l'échappement de la jouissance) dans l'univers signifiant, doublé de son hors-univers où ce qui est ainsi mis en réserve constitue proprement la jouissance de l'Autre, aussi signifiant que soit cet Autre objectal comme contrepartie du narcissisme primordial.

II. L'interprétation doit être prête pour se prêter à l'inattendu et ne pas tomber du Père au pire

2.1. À la différence de la (re)construction par l'analyste de l'organisation subjective du patient, l'interprétation comme mi-dire doit rester inattendue

Aucun sens immédiat ne lui est relatif et elle joue son rôle en tant qu'énigme. Secondairement un tel mi-dire renvoie au dire d'où émerge cette fois un sens, si possible véridique, visant un réel.

¹¹ J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séance du 12 février 1974.



« Véridique » signifie qui plus est ici que la vérité de ce que porte l'interprétation reste variable. Lacan parle donc de « varité », voulant indiquer par là la variété et la variabilité de la vérité qui n'a rien de d'ores et déjà établi, ni une fois pour toutes. En cela l'interprétation (qui ne résume pas le discours analytique) consonne avec le discours du maître, soit pour moi le langage comme tel, en ce qu'il associe les deux modes princeps du signifiant ($S_1 \rightarrow S_2$) et le signifié propre à chacun (S_1 / \mathcal{S} et S_2 / a) :

$$\frac{S}{s} : \frac{S_1}{\mathcal{S}} \longrightarrow \frac{S_2}{a} .$$

2.2. En jouant du transfert et donc de la variation des schématismes

de l'analysant et de l'analyste dans leur tentative de se raccorder l'un à l'autre en se confrontant chacun à l'autre, l'interprétation prend un caractère de « pêche », tel qu'on ne sait jamais d'avance quel poisson l'on attrape, même à imaginer une amorce, une ligne, une mouche et un hameçon bien conçus. (Voir la première étape du « graphe » de Lacan.)

Une telle dialectique de schématismes distincts — dont je constitue le transfert — ne peut être simplement conçue de ce que l'on rejette ou de ce que l'on conserve de ce qui est, mais d'abord du dépassement de ces deux options :

(annulation \rightarrow (conservation \rightarrow dépassement)).

2.3. La même question du dépassement se joue dans la séparation

(au sens de Lacan) qui est telle qu'elle dépasse toute façon de concevoir le manque de l'objet, l'évidement de la signifiante, le clivage du sujet, en un mot : l'aliénation, fondée d'*aphanisis* en faisant porter asphérisquement et là encore dialectiquement le manque sur le manque. Annuler une annulation n'implique pas le retour au même, surtout si l'on ne compte pas pour rien ni la première ni la seconde annulation. Alors s'ensuit un décalage (*Entstellung*) qui assure une avancée régulière, aussi imprévisible soit-elle dans sa tournure.

2.4. L'acte psychanalytique ne saurait non plus présenter une issue

prédéfinie et la fin d'une cure prend divers aspects et contenus (pas nécessairement le passage à l'analyste ou la maniaque-dépression).

C'est qu'au fond la récursivité prend son champ au travers de chacun des concepts de la psychanalyse en entraînant de façon inattendue ce concept vers quelque chose d'imprévu.

C'est le cas du fait qu'un signifiant ne saurait [se] signifier (de) soi-même, qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre, ni de sens du sens, ni de vrai sur le vrai, ni de transfert du transfert, ni d'acte de l'acte, ni de désir du désir... : aucune de ces « données » récursives ne se détermine en soi et aucune n'implique un terme attendu.

III. Les concepts et le schématisme de la psychanalyse dépendent tous de la récursivité de la signifiante et de ses effets imprévisibles

Je serai bref ici, à n'indiquer que l'option essentielle pour chaque rubrique.

3.1. L'inconscient

Est inconscient ce qui vaut comme échappant (récursivement) dans ce qu'il induit et qui même là reste inattendu, et tout autant s'il y vient en surnuméraire.

3.2. Le surnuméraire

Qu'on l'appelle objet *a* ou plus-de-jour, ce qui est ainsi construit récursivement ne peut s'avérer d'avance *devoir* être produit. Cette production est donc contingente et cet en-plus prend diverses formes comme divers caractères axiologiques. Seul le devoir d'advenir, fonctionnant comme existence subjective, spécifie dans l'après-coup ce qu'on aurait pu s'attendre à trouver comme d'avant. En un mot, parler de récursivité est synonyme d'inattendu — sans quoi la récursivité se contredit purement et simplement.

3.3. L'identification

L'identification, quel que soit son mode, est à la base l'intégration de la fonction Père comme métaphore de la récursivité en tant que refoulement primordial et présence d'une absence.

Bien sûr elle se complexifie au travers de ce qui la représente en fait de trait unaire, jusqu'à fonder la synecdoque de l'univers humain (en tant que collectif) dans la métonymie subjectale de l'incorporation du Père. Mais cette complexification reste impossible tant dans sa dimension que dans sa structure.

3.4. Le refoulement

Le refoulement dont dépend l'inconscient est, pour sa part secondaire, tributaire de représentations, mais l'absence d'aucune d'elles n'implique un effet prédonné. Le refoulement concerne bien la part imaginable du signifiant, mais il n'a pas pour autant d'effet signifié notable dont on ait à préjuger. Car les représentations ne sont que des arrangements de représentance et de motions pulsionnelles, en particulier des arrangements borroméens (puisque représentance, représentation et motion sont homogènes dans leur hétérogénéité pulsionnelle).

3.5. La répétition

La répétition, selon Lacan, procède de ce qui n'est pas, au sens de la récursivité qui a une fonction inductive. Autrement dit ce n'est pas le déjà-là qui implique la répétition, mais l'inverse. C'est à lire dans Freud au travers du déjà-vu, déjà-entendu, etc.

3.6. Le signifiant, on l'a vu, attient au signifiant et le problème de sa récursivité est constamment repoussé en ce qui concerne ses effets.

3.7. Le savoir, lui-même, on l'a vu aussi, restant inconscient, a la labilité du signifiant. Et l'on ne doit pas s'attendre à ce qu'il produise déductivement quelque chose de prévisible.

3.8. L'Autre est d'autant plus labile que les signifiants qui pour l'essentiel le composent sont variables. L'on n'a ainsi jamais affaire à un Autre cernable ni *a fortiori* prédonné.

3.9. Le symptôme lui-même reste fluctuant et peut céder aussi vite qu'il est survenu, mais cela reste fondamentalement incertain, puisque ce qu'on peut qualifier de symptomatique dans l'existence, sans être toujours facile à objectiver, peut persister aussi indéfiniment. À cet égard je persiste à parler de choix du sujet.

*

Je prendrai maintenant un exemple, là encore donné abusivement comme « paradoxe », quand il ne concerne qu'un choix décisionnel dont l'orientation ne dépend que de la façon dont le sujet se positionne à l'égard de telles questions relatives à un choix.

IV. Les signifiants de Newcomb

Les signifiants comme supposés déjà là (mais rétroactivement) déterminent, c'est entendu, le sujet qui les choisit de fait afin d'en dépendre dans cette hypothèse projetée sur l'avenir, sans donc être exactement assuré qu'ils finissent par être bien présents. De là la contingence de leurs effets et l'imprévu (sinon l'imprévisible) de ce qu'on obtient à les mettre en œuvre (dans une conception déterministe).

Je prendrai donc en exemple le « paradoxe » de Newcomb, dont on trouvera aussi la donnée en annexe et que dès lors je ne discuterai pas en détail.

4.1. Le déterminisme

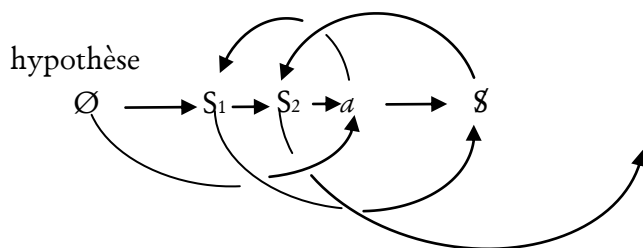
Le « paradoxe » de Newcomb est de fait bien expliqué par le type de choix qu'effectue le « joueur » par rapport au devin (ou Dieu,...). Soit le joueur est dans une position déterministe et choisit uniquement la boîte possiblement la plus remplie, éventuellement vide, car c'est donné d'avance ; soit il tient au libre-arbitre (et à la contingence) en prenant les deux boîtes.

Mais je tiens pour ma part que la question est plus complexe que ne le laisse voir ce type d'interprétation et n'est pas du type *ou- ou-*, mais *ou ne pas... ou ne pas...*, en tant non pas d'alternative au *ni- ni-*, mais comme son intermédiaire « moyen ». Car les rapports du sujet aux signifiants comme déjà là, mais construits, car imprédicatifs en leur fond, malgré leur approche linguistique, ne permettent ni de tenir une position déterministe, ni une position indéterministe.

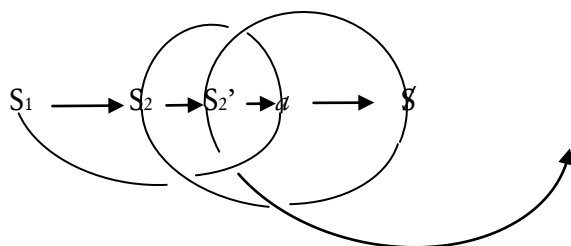
4.2. Indéterminisme

La question est celle de l'imprédictibilité du signifiant — car tout dépend de son appréhension par l'interlocuteur. Ce n'est qu'en retour, de façon rétrogradante, qu'il peut apparaître donné — de fait donné vis-à-vis d'un autre signifiant qui n'apparaît pas encore, car il nécessite lui-même d'être choisi par après par l'interlocuteur. Car seul l'interlocuteur (l'auditeur, voir le lecteur) peut faire ainsi saillir la signifiante du propos de l'auteur (orateur ou écrivain), son énonciation *au travers* de ses énoncés.

Du point de vue du signifiant lui-même (qui n'est ni exactement celui du locuteur, ni exactement celui de l'interlocuteur), le signifiant est imprédicatif et imprédictible, car il dépend en retour de cet autre signifiant qu'il est *toujours déjà* censé produire, mais avec une latitude contingente qui en fait toute la signifiante et donc la récursivité en même temps que l'inaccessibilité.



Soit



où j'ai à la fois

$$\begin{aligned} & (S_1 \rightarrow S_2), \\ & (S_2 \rightarrow S_2'), \\ & (S_1 \rightarrow (S_2 \rightarrow S_2')), \\ & [(S_1 \rightarrow S_2) \rightarrow a], \\ & \{[(S_1 \rightarrow S_2) \rightarrow a] \rightarrow \mathcal{G}\}. \end{aligned}$$

Au total, le sujet choisit *ses* signifiants *comme* s'ils étaient entièrement déterminés par avance (au sein de sa « constellation » signifiante). Mais de fait le sujet choisit des signifiants tels qu'ils s'imposent pour devoir être choisis sans pour autant « exister » déjà par avance. La temporalité du signifiant n'a rien de préétabli — il ne dépend d'aucune ontologie, dis-je, mais il s'établit sur une déconstruction de ce qu'il aurait pu être (s'il avait existé par avance), alors qu'il n'est pas encore advenu, car la récursivité de sa construction ne dépend que de sa déconstruction — et inversement. De là la difficulté (paradoxale ?) à saisir l'inconscient, le refoulement, le désir, la jouissance, et de là les complexes de castration et d'Œdipe, lalangue et l'organisation des non-rapports comme évidemment, faille et manque, réorganisés en rapports de bord(s), de littoral et donc de coupure. Le temps logique de Lacan va même contre cette ontologie du raisonnement bien fondé de façon déterministe par *ses* conséquences, c'est-à-dire y compris par cette rétroaction, sans plus mettre en jeu l'aléatoire de la supposition des divers choix que sont censés afficher les divers sujets du collectif, y compris le collectif familial, mais aussi « groupal », etc., en termes d'appareils idéologiques (d'État ou non). La structure de la coupure est essentielle pour revenir sur ces rapports de construction / déconstruction (pulsion de mort, angoisse, perte et manque, castration, ...) et de là les remanier — pour les manier mais de façon inattendue.

Un tel schéma décisionnel d'un choix contingent est qui plus est complexifié par les interlocutions démultipliées qui en donnent une occasion répétée, car le sujet solipsiste n'existe pas.

V. Dépasser la prédictibilité

Nelson Goodman propose dès lors de redéfinir la prédictibilité en associant les diverses occurrences prévisibles. Par exemple le bleu et/ou le vert transparâitront en *vleu*. Cela ramène à la surdétermination signifiante, valant comme point-nœud selon Freud, à laquelle s'associe une logique du littoral et du borroméen avec un mode de littoralisation particulier. Les « cordes », ou les ronds, du nœud borroméen ne sont en effet, selon moi, que des barrières de contact permettant de franchir les restrictions qui semblent se présenter et qu'elles/ils représentent dans le passage d'un espace à l'autre du nœud (mis à plat). Plutôt que de mettre, comme le fait Lacan, l'objet *a* au « centre » du nœud borroméen en tant que surdétermination triple, je préfère du coup *y* situer le S_1 comme proprement récursif avec ses effets d'imprédictivité dans le nouage, jusqu'à la composition-confection moins des ronds que des espaces qu'ils enserrent et délimitent comme prédicatifs (*a*, \mathcal{S} , S_2).

Je reprendrai donc ces questions à la lumière du livre que j'ai beaucoup commenté il y a plusieurs années, principalement à le mettre en corrélation avec la dite psychopathologie.¹² Il s'agit bien sûr de *Faits, fictions et prédictions* de Nelson Goodman¹³ dans lequel apparaît le *vleu*.

On peut utiliser la recherche dont il fait état en situant l'action de la psychanalyse comme inductive (et par là productive) et non pas déductive, nominaliste et non pas réaliste, récursive et non pas prédictive, hypothétique et non pas assertive, modale et non pas propositionnelle. C'est que le symbolique n'est pas réaliste, mais il est relativiste — ce n'est pas à entendre comme un amoindrissement des possibilités d'action et d'expression qu'il recèle, mais comme le fait que le symbolique est tributaire d'une mise en relation, d'une représentance comme disait Freud.

Je cite Hilary Putnam qui introduit Goodman :

« Ce que nous trouvons chez Goodman plus peut-être que chez Wittgenstein, ce sont des pratiques, qui sont bonnes ou mauvaises selon qu'elles correspondent ou non à nos standards ; et nos standards sont bons ou mauvais selon qu'ils correspondent ou non à nos pratiques. C'est là un cercle, ou mieux une spirale, qui, pour Goodman comme pour John Dewey, n'a rien de vicieux » (p. 8).

Ladite spirale est pour moi une hélice (un ressort à boudin) qu'on obtient en ouvrant de manière répétée le « huit intérieur » qui borde une bande de Moebius, afin de bien spécifier par là qu'on se passe récursivement de toute origine, de tout archaïque, de tout donné, de tout étant, mais pas du procès de production qui fait dépendre l'antécédent du conséquent qu'il met en œuvre. « C'est de ce qui n'était pas que ce qui se répète procède. » Il me plaît de façon elle-même répétée de citer là-dessus Lacan qui ne se trompe pas à cet égard.

Je ne dirai cependant pas (et là je me sépare de Putnam) que la logique inductive n'est pas formelle : elle l'est, mais selon un autre formalisme que celui de la logique déductive. De toute façon c'est bien une question de schématisme — allant des concepts à la structure qui les agence et à la formalisation qui permet de figurer cette structure.

¹² R.L., séminaire à l'Hôpital Esquirol, 2 -2 .

¹³ N. Goodman, *Fact, fiction and forecast*, trad. fse Éd. de Minuit, 1984.

Discriminer les inférences comme déductives ou inductives ne peut effectivement se faire depuis la seule forme logique qu'elles prennent, surtout si celle-ci est prise dans le cadre de la logique classique, mais c'est possible depuis les prédicats auxquels elles aboutissent — je dis : pour s'en soutenir en retour. En l'affaire, je souligne que les prédicats qui m'importent, au titre d'être ceux qui valent pour la psychanalyse, ont pour particularité de conserver en leur sein les traces structurales de l'imprédictivité qui les a constitués depuis la signifiante qui les a mis en œuvre en ce qu'elle est réursive. Par contre ces prédicats tout structurels n'ont pas comme seule consistance d'ajouter une signification à des mots, malgré l'appréciation très orientée vers leurs propres théories que, sinon Chomsky, du moins Jerry Fodor a donné de Goodman. D'abord les prédicats goodmaniens ne sont pas donnés d'avance, ils ont aussi une valeur d'énigme (par exemple le célèbre *grue* anglais, traduit par « *vleu* » en français) ; ensuite ils réservent en leur sein cette part de fondement qui échappe du fait qu'ils ne soient que la conséquence d'un hypothétique ou même d'un conditionnel irréel. (C'est là le genre de problématique que Quine récuse comme déviante.) Le choix par Goodman du prédicat disjonctif *vleu* (quelque chose de *vleu* se présente comme vert si c'est observé avant l'instant t , bleu si c'est observé ensuite) n'a rien de limitatif et ce qui compte simplement est l'imprédictivité des choix qui président à un tel prédicat. Ainsi le sujet lacanien \mathcal{S} (qu'il soit relatif au narcissisme primordial, et donc fondé de l'Un de division, ou qu'il soit, comme tributaire de $i(a)$, relatif au narcissisme secondaire et donc spéculaire, et par là assurément divisé) peut très bien se présenter en tant que Je d'une façon disjonctive — qui plus est, et dans cet exemple, renforcé d'une négation pour chaque versant de la coupure —, comme « ou je ne pense pas ou je ne suis pas ». De même l'objet a qui en supporte aussi bien le clivage, d'être à la fois reste des opérations signifiantes et, du coup, surnuméraire à celles-ci, est désiré comme tel. *A fortiori* un signifiant binaire S_2 ressortit pour sa définition au renvoi d'un tel signifiant binaire à l'autre, renvoi proprement constitutif de chacun de façon et rétrogrédiente et progrédiente. Ces trois exemples d'« objets » signifiants conservent chacun le caractère imprédictif et non ontologique de sa constitution signifiante (elle assurément réursive du fait qu'un signifiant dépend de ce qu'il a induit pour en tirer argument de sa propre existence) : l'objet a est un manque objectivé, il est une division ramassée en un objet, et le sujet s'organise de son clivage comme le signifiant de sa refente. Nul besoin d'une qualité perceptive, tangible, consistante des objets, mais bien plutôt de leur mode d'interférence (et d'inférence) entre eux. Peu importe le caractère ostensif des prédicats, seule compte leur fonction de relance vers des effets inductifs poussés plus avant qu'ils ne l'ont été eux-mêmes, dès lors comme des prédicats « limites » (tels les nombres limites) qui permettent une relance au-delà de ce qu'ils sont comme aboutissements. C'est en quoi il n'y a pas de fin mot dans une cure psychanalytique, qui trouve néanmoins sa limite — à mon avis sur des critères d'imprédictivité relancée. Et c'est pourquoi la fin d'une cure psychanalytique ouvre sur beaucoup plus — y compris si l'on veut l'entendre comme sublimation.

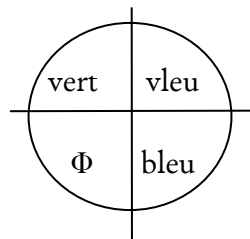
Un sujet en analyse ne termine pas en étant identique à lui-même, ni même, n'en déplaie à Lacan, en s'identifiant à son (un) symptôme, mais en repartant de l'histoire qu'il s'est construite chemin faisant pour en pousser les effets cette fois de façon asymptotique — sans pour autant n'avoir pas à se (ou s'y) reconnaître, bien entendu. Le Je est resté le même, mais est entré dans ses rapports (signifiants) bien différents de ceux qui le mobilisaient (ou l'inhibaient)

auparavant. Et ces rapports neufs ne sont pas prédictibles — heureusement pour leur survenue qui sinon en serait d'autant moins sûre et plus empêchée. Par « asymptotique », je le précise, j'entends : rien qui soit ressenti comme douloureux, mais bien entendu des tas de choses font signe.

Dans tout cela il faut noter — et c'est une difficulté de la psychanalyse — que ses prédicats ne sont pas observables : ni l'objet *a*, même si on en donne des figurations précises (mais le regard et la voix, aussi enregistrables soient-ils, ne sont pas matériels, ce ne sont que des fonctions d'échange objectalisées ; non plus les fonctions d'aliment ou de déchet qui ne se résument pas au lait ou métonymiquement au sein, ni aux fèces), ni le sujet qu'on confond trop avec son image psychologique à laquelle des siècles de philosophie religieuse nous a accoutumés, ni le signifiant en rien réductible à l'un quelconque de ses effets signifiés.

Certaines formes grammaticales prennent en compte cette pseudo-difficulté des prédicatifs. Ainsi le *ne* explétif en français, qui renvoie (en bon discordantiel) au sujet de l'énonciation ; ou, toujours en français, l'imparfait, qui porte bien son nom en ce qu'on ne sait pas si ce qu'il spécifie a eu lieu effectivement ou non : ce que précise l'imparfait est qu'on aurait pu penser que cela surviendrait sans que pour autant ce soit arrivé. Nous sommes ainsi dans le strict hypothétique d'une énonciation en rien assertive. Ainsi « l'instant d'après la bombe éclatait » s'interprète variablement selon qu'on complète cette phrase avec « l'instant d'après la bombe éclatait effectivement » ou « l'instant d'après la bombe éclatait, mais elle fut désamorcée à temps ». L'interprétation en psychanalyse rompt dans cette incertitude, en ajoutant un effet d'orientation. C'est ce que suggère Freud avec « son père était mort et il ne savait pas... » qu'il complète de « que ce fût le cas » (scotomisation), ou de « qu'il l'avait souhaité » (refoulement). De là chez Lacan la théorie de l'interprétation comme mi-dire.

Selon ce que j'ai rappelé de Quine, et que je contrebalance, la question n'est pas de savoir les émeraudes vertes, ni même de pouvoir en trouver de chimiquement identiques qui prendraient une couleur bleue, c'est aussi qu'on admette que les émeraudes ne soient dès lors ni exactement vertes ni exactement bleues, voire qu'on n'ait en rien à se prononcer sur leur couleur (comme si elles en étaient démunies).



Mieux vaut laisser le problème ouvert et voir ce qui survient — et ne pas s'inquiéter, si l'on s'appelle Goodman, selon Jacques Roubaud, de la couleur des yeux de sa femme quand elle entrouvre les paupières au matin. L'essentiel est qu'elle reste encore sa femme et, tout compte fait, une femme dont les yeux changeraient (il y en a : selon la météorologie), cela mettrait du piment dans la relation d'accoutumance.

La question, en psychanalyse, est donc : que peut-on projeter sur la cure actuelle des données des cures antérieures ?

L'empirisme ne suffit pas. D'autant plus que chaque praticien voit son action se modifier selon son humeur, de jour en jour, selon ses patients, selon l'humeur de celui-ci ou de celui-là, etc. Ce n'est qu'une affaire de signifiant, variable dans son extensivité — et aussi insaisissable pour la fonction qu'il prend. Pas de projectibilité ou de prédictibilité possible en la matière.

Pour terminer, je citerai Goodman (p. 98) :

« si nous ajoutons les projections antérieures aux preuves empiriques et aux hypothèses, notre tâche devient celle de déterminer les projections valides, ou la projectibilité, à partir des projections réelles. Il s'agit alors clairement d'un problème typique de dispositions. Compte tenu du prédicat manifeste « projeté » et de certains autres éléments d'information, nous devons définir le prédicat dispositionnel « projectible ». Comme nous l'avons vu, cela revient à projeter le prédicat « projeté ». À première vue, cela peut sembler décourageant, car il semble que nous ayons à résoudre le problème de la projection avant de pouvoir nous y attaquer, de sorte que nous devons définir ce qu'est une projection valide avant de pouvoir faire une projection valide de « projeté ». Mais la situation n'est pas vraiment si défavorable. Notre but ultime est de définir la notion de projection valide ou celle de projectibilité dans toute sa généralité. Mais cette tâche peut également être perçue comme un problème particulier de projectibilité, celui de la projection du prédicat « projeté », autrement dit de la définition du prédicat dispositionnel « projectible » ».

Rien de plus récursif ni de plus imprédictif.

Une envolée sur la physique quantique et son rapport à l'imprévisible serait nécessaire ici, mais ce n'est que partie remise.

Je conclus : la seule invariance est celle du ni projectible ni prédictible.

Annexes

I

À PROPOS D'UNE PRETENDUE ANTINOMIE (QUINE)

Un problème qui a eu progressivement cours depuis 1943, traite d'un homme qui fut condamné le dimanche à être pendu l'un des sept midis suivants, et à être maintenu dans l'ignorance, jusqu'au matin du jour fatal, sans savoir exactement quel midi. Par un raisonnement défectueux, l'homme se persuada que la sentence ne pourrait être exécutée, qu'à découvrir son erreur au moment de l'arrivée du bourreau à 11 h55 le jeudi matin suivant. Que son raisonnement fut défectueux est maintenant presque trop connu pour mériter de le raconter (bien que je le raconterai); parce que le problème est demeuré récurrent dans la tradition orale et qu'il a été scindé dans *Esprit*¹⁴ en deux versions variantes, l'une apparentée à une percée inattendue de raid-aérien et l'autre à un examen horaire inattendu. Le problème dans chaque cas est de trouver l'idée fallacieuse. Ce qui est remarquable est que la solution, une solution qui en tout cas m'a satisfait pendant 9 ans, semble rarement avoir été clairement appréhendée. Il y a une fausse opinion en circulation que cette antinomie même soit embrouillée. Cette opinion a même conduit le Professeur Weiss à l'extrémité désespérée d'illusion divertissante d'Aristote qu'« il est vrai que p ou q » est une condition insuffisante pour qu'« il soit vrai que p ou vrai que q ».

L'intrigue, dans chacune de ses concrétisations, et la suivante : K sait au temps t et par la suite qu'il est arrêté qu'un événement déterminé aura lieu uniquement et à la connaissance de K au temps $t + i$ pour quelque nombre entier i inférieur ou égal à un nombre spécifié n , et qu'il est arrêté plus loin que K ne connaîtra la valeur de « i » qu'après le temps $t + i - 1/2$. Alors K affirme que $i < \text{ou} = n - 1$; en raison de ce que, si i était n , K pourrait rapidement savoir après $t + n - 1$ que i serait n . Ensuite, il raisonne de la même façon avec « $n - 1$ » pour « n », arguant que $i < \text{ou} = n - 2$; et ainsi de suite, finalement il conclue après n étapes que $i < \text{ou} = 0$ et de ce fait que l'événement ne se produira pas du tout.

Il est éminent que K arrive à la conclusion (fausse, selon l'intrigue de la pendaison du jeudi) que l'arrêt ne sera pas exécuté. S'il est prêt à accepter cette conclusion (quoique fausse) à la fin comme une certitude, c'est le choix qu'il aurait pris en compte depuis le début comme une possibilité.

Donc K se fourvoya dans son raisonnement que $i < \text{ou} = n - 1$. Envisageant au temps t les éventuels développements au temps $t + n - 1$, K ne distingua que les deux alternatives suivantes: (a) l'événement se produira à ce moment ou auparavant; (b) l'événement se produira (en accord avec l'arrêt) au temps $t + n$, et K se rendra rapidement compte (en violation de l'arrêt) après $t + n - 1$ que l'événement se produira au temps $t + n$. Rejetant (b) en raison de sa violation de

¹⁴ D. J. O'Connor, 1948, 358 ; L. J. Cohen, 1950, 86 ; Peter Alexander, 538; Michael Scriven, 1951, 403 et suivantes ; Paul Weiss, 1952, 265 et suivantes.

l'arrêt, il retint (a). *K* aurait dû distinguer non pas deux, mais quatre alternatives, à savoir, (a) et (b) et deux de plus comme suit : (c) l'événement ne se produira pas (en violation de l'arrêt) au temps $t + n$; (d) l'événement se produira (en accord avec l'arrêt) au temps $t + n$, et *K* restera ignorant (en accord avec l'arrêt) en attendant cette éventualité (ne sachant pas si l'arrêt sera exécuté ou non). Il se fourvoya en ne se rendant pas compte que soit (a) soit (d) pourrait même être vrai en compatibilité avec l'arrêt. La même erreur se répéta à chacune de ses étapes succédant à $n - 1$.

D'être leurré par le problème est peut-être consécutif à une association erronée du raisonnement de *K* avec la *reductio ad absurdum*. Cela laisserait supposer que *K* est tout-à-fait en droit de démontrer la non-exécution de l'arrêt, en admettant le principe de son exécution le temps de son raisonnement. Si c'était cela, ce serait la bonne *reductio ad absurdum* ; et cela donnerait à *K* le droit d'éliminer (b) et (c), mais non (d). De supposer que l'admission de l'exécution de l'arrêt élimine (d) revient à confondre deux choses : (i) une hypothèse, de *K* à t , que l'arrêt sera exécuté, et (ii) une hypothèse, de *K* à t , que *K* saura à $t + n - 1$ que l'arrêt sera exécuté. L'hypothèse (i), même comme hypothèse faite par *K*, admet deux sub-divisiones : l'ignorance et la méconnaissance supposées de *K* à propos de l'hypothèse.

Cela laisse supposer qu'à propos du théorème de Fermat, un mathématicien affirme provisoirement le temps de son travail de déduction, que la proposition de Fermat soit vraie. Même s'il prend cette hypothèse pour argument, il n'affirme pas pour autant savoir que le théorème de Fermat soit vrai. On peut se dire que la différence entre les deux tient à ce que la seconde serait une hypothèse contraire au fait, étant donné que la première soit possible ou non.

Le faux raisonnement de *K* peut être réduit à un vif soulagement en prenant 1 pour n et en rétablissant l'énoncé de l'arrêt de pendaison. Le juge dit à *K* le dimanche après-midi que lui, *K*, sera pendu le midi suivant et qu'il sera maintenu dans l'ignorance de ce fait jusqu'au matin de l'exécution. Ce serait comme si *K* protestait à cet instant de l'autocontradiction du juge. Et ce serait comme si le bourreau faisait intrusion à 11 h55, à la satisfaction de *K*, montrant ainsi que ce que le juge avait dit, n'était en rien plus contradictoire que la simple vérité. Si *K* avait correctement raisonné le dimanche après-midi, il l'aurait fait ainsi : « Nous devons distinguer quatre possibilités : premièrement, je serai pendu demain à midi et je le sais maintenant (sauf si je ne le suis pas) ; deuxièmement, je ne serai pas pendu demain à midi (sauf si je le suis) ; troisièmement, je ne serai pas pendu et je ne le sais pas maintenant ; quatrièmement, je serai pendu et je ne le sais pas maintenant. Les deux dernières alternatives sont des possibilités ouvertes et la toute dernière sera l'exécution de l'arrêt. Plutôt que d'accuser le juge d'autocontradiction, que je suspende mon jugement et espère pour le mieux. »

Je fis circuler en 1943 l'essentiel de ce texte et les questions afférentes sous forme dactylographiée, mais ne pressentis de le publier qu'en 1952. L'article parut dans *Esprit* (Volume 62, Janvier 1953), sous le titre « Sur un prétendu paradoxe » et fut réédité avec l'autorisation de l'éditeur d'*Esprit*. J'ai changé « paradoxe » par « antinomie » dans le titre et un point du texte pour clarifier les distinctions données dans « Les voies du paradoxe ».

Traduction : Crovisier/Bury

Je reproduis le tableau donné par René Lew en octobre 2006 (sauf erreur de ma part) : « tenir compte de tous les possibles pour déterminer le résultat (...) échapper au cadre, c'est ne pas tenir compte d'un réel préétabli »

		pendu	
		+	-
savoir	+	O (nul)	x
	-	x	O

à présent le même tableau avec le chiffrage donné par Quine

		pendu	
		+	-
savoir	+	1	2
	-	4	3

Quine dit des alternatives 3 & 4 que ce sont des possibilités ouvertes : probablement de ce que *K* ne sachant pas, l'exécution se produira ou non. Il encourage *K* à la possibilité ouverte et à espérer pour le mieux (tel qu'une « prise de la Bastille », suspendant l'événement en violation de l'arrêt !?)

Par contre, j'ai éprouvé quelques difficultés à entrer le lettrage de Quine sur ce même tableau et ai dû passer par des étapes intermédiaires :

soit t le temps, E l'exécution, S K sait que, v en violation de l'arrêt, (x) l'hypothèse non-faite, non-x l'hypothèse rejetée :

de t , K en déduit ou pouvait déduire :

- (a) à $t + n - 1$, $E + \text{non-S}$, donc à $t + n$, $\text{non-E} + S$
- (b) à $t + n - 1 + \epsilon$, Sv qu'à $t + n$, E , soit $E + Sv$ d'où K conclut à non-b
- (c) à $t + n$, $\text{non-E}v + \text{non-S}$
- (d) à $t + n$, $E + \text{non-S}$

			pendu
<hr/>			
		+	-
<hr/>			
savoir	+	non-b	a
<hr/>			
<i>reductio ad absurdum</i>	-	(d)	(c)

			pendu
<hr/>			
		+	-
<hr/>			
savoir	+	non-b	a
<hr/>			
	-	(d)	non-c

Gérard Crovisier

II

LE PARADOXE DE NEWCOMB¹⁵

Le paradoxe est le suivant. Quelqu'un qui prétend pouvoir prévoir vos réactions vous propose la situation suivante : vous allez avoir deux boîtes A et B devant vous, chacune contenant une certaine somme d'argent. Vous aurez le choix entre soit prendre le contenu de la boîte A seulement, soit prendre le contenu des deux boîtes A et B.

Cependant, le devin a rempli les boîtes de la façon suivante : il a mis de toute façon 100F dans la boîte B ; dans la boîte A, il a mis 1000F s'il a prévu que vous allez choisir seulement la boîte A, et rien s'il a prévu que vous allez choisir les deux boîtes A et B. Que devez-vous faire ? Si l'on fait confiance aux capacités de prédiction du devin, on doit choisir la boîte A uniquement, gagnant ainsi 1000F, alors que si on choisit de prendre les deux boîtes, on ne trouve que 100F.

Mais au moment où on effectue le choix, les boîtes sont déjà remplies ; on gagne donc forcément plus en prenant les deux boîtes qu'en n'en prenant qu'une ! C'est là le paradoxe. En général, la conclusion qu'on en tire est que la présomption que le devin peut prévoir notre comportement est forcément fausse. Ce qui, à mon avis, est une erreur de raisonnement. Ce paradoxe est utilisé par exemple comme argument contre le déterminisme. En effet, si l'on croit au déterminisme, la prévision de votre réaction est (en principe, avec des moyens techniques inaccessibles actuellement) faisable : on vous informe des règles du jeu, on vous met dans un caisson isolant, on mesure votre état physique, on prévoit votre réponse, on remplit les boîtes en fonction de la réponse, puis on vous laisse choisir, et alors vous donnez forcément la réponse prévue, si l'on croit au déterminisme.

La solution du paradoxe, en fait, ne réside pas dans le fait d'affirmer que la prédiction de votre réaction est impossible, mais dans une erreur dans le raisonnement. En effet, — quelle que soit la situation —, on a bien plus d'argent dans les deux boîtes que dans une seule. Au final, soit vous allez choisir de prendre la boîte A, soit vous allez choisir de prendre les deux boîtes (quelles qu'aient été vos tergiversations intermédiaires). Dans un cas, la boîte A contient 1000F et l'autre 100F, vous récupérez 1000F, et il y avait bien plus d'argent dans les deux boîtes que dans une seule ; dans l'autre cas, la boîte A contient 0F, la boîte B 100F, et il y a bien plus d'argent dans les deux boîtes que dans une seule (et vous récupérez 100F).

Même si vous récupérez moins d'argent en choisissant les deux boîtes, cela tient à une corrélation entre le contenu des boîtes et votre état mental, mais dans toutes les situations la somme contenue dans les deux boîtes est bien supérieure à la somme contenue dans une seule boîte. La possibilité pour le devin de prévoir votre comportement n'entraîne donc aucun paradoxe.

Une erreur d'interprétation courante est de se dire que le contenu des boîtes ne va pas changer si on change d'avis au dernier moment. C'est bien sûr vrai, mais comme notre changement d'avis était prévu dès le départ (dans un cadre déterministe ou dans un cadre ou le

¹⁵ <http://www.yann-ollivier.org/philo/Notes/newcomb>

devin est infallible), le contenu des boîtes est déjà fixé en fonction de notre avis final, et quel qu'il soit, les deux boîtes contiennent plus qu'une seule boîte.